

**Claudia MARSICO (éd.), *Socrates and the Socratic Philosophies. Selected Papers from SOCRATICA IV***

Baden-Baden, Academia Verlag, 2022 (International Socrates Studies, 2),  
427 p., ISBN : 978-3-98572-004-0 (Print) 978-3-98572-005-7 (ePDF)

**Michel Narcy**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/5983>

DOI : [10.4000/philosant.5983](https://doi.org/10.4000/philosant.5983)

ISSN : 2648-2789

**Éditeur**

Éditions Vrin

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 novembre 2022

ISBN : 978-2-7116-3095-6

ISSN : 1634-4561

**Référence électronique**

Michel Narcy, « Claudia MARSICO (éd.), *Socrates and the Socratic Philosophies. Selected Papers from SOCRATICA IV* », *Philosophie antique* [En ligne], 22 | 2022, mis en ligne le 09 juin 2022, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/5983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.5983>

---



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

significant for at least two reasons. (1) It is important that Parmenides, like the Stoics, is explicitly concerned with teaching in offering both ontological doctrines and those devoted to natural philosophy. This suggests that learning must be at the centre of any interpretation of the relationship between the two parts of poem. (2) Borrowing from the Stoic discussion offers a means of explaining hierarchal dependence that is not narrowly doxastic, epistemological, or modal.

Such a suggestion could point towards a means of preserving the seriousness of Parmenides' commitment to natural philosophy while also allowing room for a genuine unity within his thinking. At the very least, further tools that allow for different avenues for establishing unity and for framing the relationship between the poem's parts seem perfectly possible. As Mourelatos tells us, the fact that such means as already offered in the scholarship have not received wide acceptance should not push us into despair and frustration. However, it is not obvious (at least to this optimist) that archaeology or the blind chance of an extraordinary discovery of more lines of Parmenides is our only hope.

Rossetti reminds us that we must continuously reassess both our assumptions and the boundaries of exegetical frameworks if this hope is to be realised. All the contributors are to be thanked for this fine, comprehensive, and challenging volume.

Benjamin HARRIMAN  
Department of Classics, University of Edinburgh

Claudia MARSICO (éd.), *Socrates and the Socratic Philosophies. Selected Papers from SOCRATICA IV*, Baden-Baden, Academia Verlag, 2022 (International Socrates Studies, 2), 427 p., ISBN : 978-3-98572-004-0 (Print) 978-3-98572-005-7 (ePDF).

SOCRATICA IV est la quatrième, tenue à Buenos Aires en 2018, d'une série de conférences inaugurée en 2005 par Livio Rossetti à Senigallia (Italie) et dont les deux autres éditions eurent lieu à Naples en 2008 et à Trento en 2012. Cette quatrième édition a vu la création de l'International Society for Socratic Studies (ISSS), dont le premier Président est Donald R. Morrison (Rice University).

De quatorze en 2005, le nombre d'intervenants est passé à quatre-vingt-deux en 2018. Le revers de ce succès est la nécessité de devoir s'en tenir, en fait d'actes, à une sélection opérée parmi les communications présentées à la conférence. Seules vingt-sept – soit une sur trois – ont été retenues pour le présent volume : quinze en anglais, six en italien, cinq en espagnol, une seule en français. En outre, de la mention faite par l'un des auteurs d'une version longue de sa contribution déjà publiée, on comprend que les sélectionnés n'ont pu remettre que le *verbatim* ou peu s'en faut de leur intervention. De fait, le lecteur a parfois l'impression de n'avoir sous les yeux qu'un squelette ou un raccourci d'argumentation, défaut pallié si besoin par l'habituel tour de questions *post orationem* mais dont la transcription sans retouche suscite un sentiment de frustration à la lecture même de certains parmi les meilleurs articles.

Ces réserves faites, il reste à dire que ce recueil a l'incontestable mérite d'offrir un panorama actualisé des études socratiques et plus précisément du nouveau cours, à juste titre souligné dans le prologue par Claudia Mársico, que leur imprime une nouvelle génération, heureusement bien représentée dans le volume, sur laquelle le scepticisme de ses aînés quant à la question socratique semble n'avoir plus de prise. Désespérant de jamais connaître du Socrate historique autre chose que sa mort, Olof Gigon recommandait de porter désormais le regard sur les socratiques, accessibles dans ce qu'il nous reste de leurs œuvres, plutôt que sur un Socrate plus occulté que révélé par les témoignages dont nous

disposons à son sujet. En écho à cet encouragement, ceux que l'on appelait autrefois les petits socratiques font aujourd'hui l'objet d'un intérêt soutenu mais, contrairement à l'attente de Gigon, Socrate n'est pas oublié pour autant. Une tendance se fait jour, en effet, à mettre en lumière, dans les représentations de Socrate fournies par une majorité d'auteurs de *logoi sokratikoi*, suffisamment de recoupements pour faire penser qu'elles devaient bien avoir quelque base historique. L'une des conséquences de ce nouveau cours dans les études socratiques, et non la moindre, est de mettre Platon, vis-à-vis des autres socratiques, dans une position d'exceptionnalité, voire d'isolement, marquée par le traitement à part qui lui est réservé dans ce recueil dont une section entière, la deuxième, lui est consacrée.

Après le prologue de C. Mársico, l'ouvrage, en effet, est divisé en quatre sections. La première est intitulée « *Socrates and the Socratic environment* ». Le terme d'« environnement » permet de faire place à des contributions qui débordent le champ des « philosophies socratiques » proprement dites, à commencer par celle de Livio Rossetti qui vient en tête et pour qui, on le sait, il n'y a précisément pas de philosophie socratique si l'on entend par là une philosophie de Socrate. La philosophie n'existant pas comme telle avant Platon, et le « mouvement sophistique » du v<sup>e</sup> s. av. J.-C. n'étant qu'une appellation trompeuse, Socrate ne peut être ni crédité d'une philosophie ni impliqué dans un antagonisme entre philosophes et sophistes comme il l'a été par Platon. Rossetti appelle à une refonte radicale du récit des débuts de la philosophie en Grèce, dans lequel Socrate, partie prenante du bouillonnement intellectuel de l'Athènes de son époque, ne s'y distinguerait que par son art de déstabiliser son interlocuteur plutôt que de le persuader. Art qui, se permettra-t-on d'observer, a dû suffisamment marquer Platon pour que grâce à lui Socrate batte malgré tout les records de célébrité dans l'histoire de la philosophie...

Signalons, dans la même section, l'article de Noreen Humble qui montre comment la sympathie généralisée des socratiques – Socrate, au fond, on ne sait pas... – pour le modèle d'éducation spartiate, est doublée d'une claire réticence à l'égard de sa réalisation concrète.

Dans la section suivante, consacrée à Platon, William Altman présente une lecture novatrice du *Philèbe*. Au lieu d'y voir un Platon âgé donnant la parole à un Socrate lui-même vieillissant, il propose, sans contester la date tardive généralement admise du dialogue, d'y reconnaître l'intérêt de Platon parvenu à cet âge pour ce qu'était Socrate du temps où, encore jeune, il était en quelque sorte encore « pré-socratique ». On ne peut que regretter que cette hypothèse de lecture ne soit offerte que sous une forme sèchement programmatique.

On retiendra aussi de cette section l'article de Mario Regali. Sans bousculer lui non plus la chronologie couramment admise des dialogues, il en offre une interprétation suggestive. Observant que le non-savoir affiché par Socrate répond tout simplement au fait que, toujours dépendant de sources externes, il n'a jamais la maîtrise complète de ce qu'il met en discussion, il explique le passage des dialogues dits socratiques de la jeunesse de Platon à ceux de sa maturité non par une évolution de leur auteur ou du personnage mais par le changement d'interlocuteurs : aux *sophoi* proclamant leur savoir des premiers dialogues succèdent les compagnons du *Phédon* ou de la *République* qui, eux, ne prétendent pas savoir mais collaborent avec Socrate à la recherche d'une démonstration de l'immortalité de l'âme ou du bonheur de l'homme juste.

Le terme de lignées ou de lignages, employé dans le titre de la troisième section, « *The Socratic lines* », vise probablement à éviter de prendre position sur l'existence de véritables « écoles » socratiques sans s'interdire pour autant de reconnaître l'existence

parmi les socratiques de tendances communes à certains d'entre eux. À côté d'irréductibles individualités (Antisthène, Xénophon, Eschine de Sphettos), sont ainsi regroupés dans cette section d'une part les mégariques, d'autre part les cyrénaïques. Des mégariques, Stefano Mecci cherche à tirer de l'oubli le plus méconnu : Terpsion, dont Platon a transmis le nom, mais rien d'autre. Il s'aide pour cela du *De genio Socratis* de Plutarque où Terpsion rapporte une tradition selon laquelle le signe démonique de Socrate n'aurait été autre qu'un éternuement, de bon ou de mauvais augure selon les cas, semblable en cela aux présages allégués dans la pratique divinatoire ordinaire. Le Terpsion de Plutarque corroborerait ainsi le témoignage de Xénophon selon qui le *daimonion* socratique était aussi bien prescriptif que dissuasif et l'écoute que lui prêtait Socrate ne dérogeait en rien à la divination traditionnelle.

Pour Fiorenza Bevilacqua, la curieuse affirmation de Socrate selon laquelle il est d'un *philosophos* de vouloir apprendre comment obtenir de bonnes récoltes (*Oec.* 16, 9) doit être comprise comme une provocation à l'égard de Platon et des *philosophoi* dépeints dans la *République*, occupés de savoirs avant tout théoriques et tournant le dos à leurs éventuelles applications pratiques. Pour le Socrate de Xénophon, il appartient au philosophe, tel le Thalès d'Aristote, de posséder aussi les savoirs qui, même si ce n'est pas son intention première, lui permettraient *s'il le voulait* d'obtenir dans la pratique les meilleurs résultats.

Vladimir Zuckerman commente les entretiens au cours desquels Socrate explique au peintre Parrhasios et au sculpteur Cleiton (*Xen. Mem.* III, 10) ce qui donne l'apparence de vie à leurs œuvres : ce qu'elles rendent visible, ce sont en réalité des dispositions morales ou des événements psychiques dont les expressions corporelles représentées ne sont que les épiphénomènes, voire les signes. Socrate fournit alors aux deux artistes les bases d'une sémiotique corporelle qui peut être rapprochée tant de la physiognomonie que de l'art médical du diagnostic qui se développe au *v<sup>e</sup>* siècle, fondé sur l'observation des symptômes et non plus sur des formes de divination.

Francesca Pentassuglio revient sur le fameux paradoxe d'un Socrate se déclarant, dans l'*Économique* de Xénophon, riche à souhait puis, quelques lignes plus bas, détenteur d'un patrimoine n'atteignant pas le centième de celui de Critobule son interlocuteur (II, 2-3). On en connaît l'explication : la richesse n'est pas dans l'abondance de biens, mais dans une réduction des besoins telle qu'un minimum de ressources suffit à les satisfaire. Ce n'est pourtant pas, poursuit l'auteur, l'ascétisme qui fait à lui seul la richesse entendue en ce sens, mais la vertu dont dépend le bon usage (*orthē chrēsis*) des biens dont on dispose, intérieurs aussi bien qu'extérieurs, c'est-à-dire la *sophia*. L'importance de cet article est de montrer que cet accent mis sur l'*orthē chrēsis* et la *sophia* qui en est la condition se retrouve non seulement dans d'autres passages de Xénophon (*Mem.* I, 6) et dans ce qui nous reste des dialogues d'Eschine mais aussi, plus surprenant, chez Platon (*Euthyd.* 278e-282d, *Lys.* 207d-210d). Rare convergence des témoignages, autorisant à voir dans l'identification de la *sophia* comme la seule richesse une position – philosophique, cette fois – propre à Socrate lui-même.

En parlant d'une « *Socrates's Reception* » – titre de la quatrième section –, on entend sans doute marquer la différence entre les témoignages, tout incertains qu'ils sont, de ceux qui ont connu Socrate de son vivant et les élaborations des générations suivantes à partir des échos qu'elles en ont reçus. La section s'ouvre sur deux articles antithétiques à propos de la critique aristotélicienne de la thèse socratique selon laquelle nul ne choisit le mal volontairement. Contre la définition socratique du courage comme savoir de ce qu'il faut craindre ou non, Marta Jimenez donne raison à Aristote pour qui le courageux n'est pas celui qui ne craint que ce qui est vraiment redoutable mais celui qui ose affronter ce

qu'il sait au contraire être pour lui un péril. Esteban Bieda, analysant la discussion par Aristote de la négation socratique de l'*akrasia*, fait au contraire du Stagirite un socratique puisque, selon lui, celui dont le choix s'appuie sur une connaissance *en acte* de ce qu'il est bien de faire n'a pas d'autre choix.

Matthew Watton clôt le volume sur une analyse sensible aux subtilités de la prose de Cicéron, grâce à laquelle il montre en Antiochus d'Ascalon, tel que représenté dans le *Lucullus* et dans les *Académiques*, le premier à avoir offert une lecture de Platon différenciant la philosophie de ce dernier du Socrate historique. Socrate se serait selon lui caractérisé par un intérêt exclusif pour l'éthique, quand l'ambition de Platon aurait été de déployer un système philosophique complet. Un Antiochus, donc, presque contemporain : critique à l'égard de la représentation platonicienne de Socrate, mais tributaire d'une réception de Socrate déjà filtrée par la description qu'en a donnée Platon.

D'autres contributions, sans aucun doute, mériteraient qu'on s'y arrête. Ce n'est que faute de place si l'auteur de ces lignes s'en tient à ce qu'il a trouvé de plus novateur, conscient de ce qu'un autre critique aurait fait d'autres choix. Reste que la présence de certains articles dans le recueil fait penser que la sélection d'où il est issu a dû composer avec des considérations étrangères aux critères d'une stricte évaluation.

L'inégale fréquence, selon les articles, des fautes typographiques laisse penser que la correction des épreuves a été imprudemment laissée à la responsabilité des auteurs. On regrette également l'absence d'un index des passages cités, qui permettrait de percevoir plus aisément les points qui font débat et de faciliter, de cette collection, des lectures plus transversales.

Michel NARCY  
CNRS, Centre Jean Pépin, UMR 8230 (honoraire)

Anca VASILIU, *Montrer l'âme. Lecture du Phèdre de Platon*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2021, 496 p., ISBN : 9791023106695.

Depuis des années, Anca Vasiliu poursuit un projet de relecture des textes anciens, y compris les dialogues de Platon, avec une attention particulière à ce qui se montre à travers la parole philosophique, non pas à titre de description, mais par l'agencement des *logoi* qui agissent sur l'âme qui les organise en s'organisant ainsi elle-même. Afin de situer son dernier ouvrage dans un contexte plus ample, mais important pour bien saisir la démarche de l'auteur, on doit rappeler que son intérêt pour le rapport entre la parole et l'image ou l'apparence s'exprime déjà dans ses premiers livres, que ce soit *La traversée de l'image : art et théologie dans les églises moldaves au XVI<sup>e</sup> siècle* (Desclée de Brouwer, 1994) ou, plus tard, *Du Diaphane : image, milieu, lumière dans la pensée antique et médiévale* (Vrin, 1997). Le chemin qui mène de ces ouvrages jusqu'à ses livres les plus récents est donc celui d'un approfondissement progressif et, du même coup, une remontée aux sources platoniciennes de la pensée philosophique de l'image comme un double de la parole. Autrement dit, parti des images artistiques, ce parcours se tourne vers l'âme qui, elle-même invisible et présentée par Platon à travers une série d'images, rend possible la notion même de l'image comme ce qui résiste à toute tentative de naturalisation sans jamais accéder au statut d'être plein et indépendant.

Relisant le *Phèdre* dans cette perspective, Anca Vasiliu nous invite à revisiter quelques-unes des images les plus mémorables (mais aussi les plus énigmatiques) de l'histoire de la philosophie. Or il ne s'agit pas d'en fournir une exégèse doctrinale. Dans sa démarche plus indirecte, le livre se préoccupe plutôt de ce qui motive ces images, et aussi de leur caractère d'images *en parole*. En ce sens, ce livre semble constituer le deuxième volet de l'enquête entamée dans *Dire et voir. La parole visible du Sophiste* (Vrin, 2008) : un livre